

La deuxième mort de Henry de Montherlant

par Patrick BARRIOT

DANS *le Nouvel Observateur* (du 22 au 28 octobre 98), M. Angelo Rinaldi publie sur Henry de Montherlant un article qui se veut un plaidoyer pour sortir l'écrivain du purgatoire et qui rappelle la mort en deux temps de Henry de Montherlant : suicide en 1972 et mise à mort littéraire dix ans plus tard avec la publication de ses lettres intimes par Pierre Sipriot qui prétendait lui ôter un masque, tout en donnant à son ouvrage un parfum de scandale. Après expertise journalistique, l'image de Montherlant ainsi façonnée a été reconnue authentique. La presse unanime a clamé : « lu et approuvé » et Montherlant fut figé pour la postérité tel que Sipriot l'a vu. Pas la

moindre retouche à faire, le tableau est saisissant de vérité : Montherlant est là misogyne, pédophile, plein de morgue. Il est désormais classé « écrivain historique », les seuls travaux autorisés sur sa personne étant ceux des biographes officiels et académiques. J'avais alors exprimé mon indignation à Gabriel Matzneff concernant ce livre. Il me répondit : « *En ce qui regarde le livre de Sipriot, ce qui est choquant, c'est la manière dont certains journalistes l'ont utilisé pour médire de Montherlant. Mais les journalistes sont des médiocres, des canailles, et voilà cinquante ans qu'ils disent du mal de Montherlant. Le livre de Sipriot n'est qu'un prétexte.* » Bien piètre littérature que celle qui sert de prétexte à

la médisance, et je dirais même écrite en vue de cela.



J'avais quinze ans en 1970 lorsque j'écrivis ma première lettre à Henry de Montherlant. Une correspondance régulière, qui nous unit jusqu'au jour de sa mort le 21 septembre 1972, a suscité de nombreuses réflexions dans **La marée du soir** (je suis le garçon nommé « G »). Quelle sorte de lien peut s'établir entre un adolescent et un écrivain illustre de soixante-quinze ans ? Les spécialistes en biographie anecdotique se sont déchaînés sur le thème de la pédophilie à l'occasion de la parution de **Montherlant sans masque**. Ce n'est pas Montherlant sans masque, c'est Montherlant sans pantalon que Sipriot a voulu nous montrer par le trou de serrure des faits divers. N'en déplaise à certains, Montherlant ne m'a jamais offert de glace ni de place au cinéma et il suffit de lire **La marée du soir** pour voir que l'attention qu'il me portait était fondée sur une sympathie intellectuelle d'enfant-adolescent à vieil homme et que nous étions loin « du vieux gamin gambadant sur les talons d'un marmouset ». Trop parler de l'homosexualité de Montherlant c'est taire des choses impor-

tantes qui doivent être dites. Un biographe peut mentir en rapportant des faits exacts mais en leur accordant une importance qu'ils n'ont pas et en passant sous silence des choses plus importantes mais moins monnayables. Nos chevaliers du XI^e siècle disaient : « *Est ravisseur du bien d'autrui Qui le bien d'autrui tait.* » Dire qu'un biographe ment, cela ne veut pas dire nécessairement que ce qu'il écrit est faux, cela signifie qu'il délaisse des choses essentielles au profit de choses anecdotiques. Lorsque je lis des choses déplaisantes sur Montherlant, je suis tenté de répondre par cette phrase qu'il écrivit à propos de D'Annunzio : « *Tout cela m'a permis de voir avec surprise que même des livres mauvais, quand il y en a de beaux, et même des actes mauvais, quand il y en a de bons, n'empêchaient pas le respect. Mon respect. Et c'est très bien ainsi.* »

Quelques heures avant de mourir Montherlant m'écrivait : « *Je pense souvent à vous. Vous vivez dans une époque particulièrement horrible de l'humanité. Si j'avais un petit fils de votre âge, je tremblerais sans cesse pour tout ce qui le menace...* ». Il fut mon *Genius Pueritiæ*, le génie de mon enfance-adolescence qui m'a préparé à

affronter les temps infâmes que nous vivons. Il m'a appris à écouter ceux qui ne pensent pas comme moi, à ne pas faire de la passion et de la conviction des arguments en faveur de la vérité et, dans tous les cas, à nuancer mes positions. Loin de m'indiquer une voie à suivre, il m'a enseigné que toutes les voies peuvent être bonnes si la nature est bonne et que la « voie droite » est généralement la voie des propagandes. Il m'a mis en garde contre ces armées qui menacent nos âmes et qui marchent la nuit sans faire de bruit. J'ai connu un homme bon, affectueux, plein de tendresse et d'humour. Je n'ai pas connu l'homme dont parle Pierre Sipriot, prétendu intime de Montherlant. Le public risque fort de garder de lui l'image desséchée que donnent ceux qui se le sont approprié et qui lui ont érigé une statue de marbre pédophile et misogyne.

Toute âme bien née aurait du frémir d'indignation en voyant violer la vie privée d'un homme mort et piller ses tiroirs. Mais qui a frêmi ? Une correspondance intime n'a de signification que pour celui qui l'écrit et celui à qui elle est destinée. Une telle correspondance ne devrait jamais être publiée. Elle ne

devrait même pas être lue par ceux qui la découvrent fortuitement ou par effraction. Plutarque rapporte comment Pompée trouvant les lettres et tous les papiers de Sertorius, les brûla sans les lire ni les laisser lire à quiconque. De même César trouvant la correspondance de Pompée la brûle sans en prendre connaissance. Ce trait va loin mais ne doit pas toucher certains héritiers à une époque où l'intimité des filles publiques est mieux préservée que celle de nos hommes publics. Montherlant disait : « *Ma vie privée est une queue de comète incandescente, qui a brillé pour moi seul, qui s'éteindra donc avec la comète mais par laquelle je sais et j'aurai su qui j'ai été et qui je suis.* » Laissons donc les journalistes littéraires gratter des allumettes mouillées pour éclairer les comètes disparues tout comme Montherlant les laissait s'occuper de choses qu'ils ne connaissent pas, qu'ils ne comprennent pas, et qui ne les regardent pas.

A l'opposé de la correspondance intime se trouve la correspondance littéraire dont l'auteur garde jalousement un double en sachant qu'elle sera publiée. Ceux qui ont pour métier de faire de belles phrases supportent mal de les offrir à un seul être et préfèrent

les confier au public. Il est probable que Sénèque pensait plus à la postérité qu'à Lucilius en écrivant ses fameuses lettres. Plus troublante est la correspondance entre personnes qui ne se connaissent pas et qui ne se sont jamais rencontrées comme ce fut le cas entre Montherlant et moi. Lorsqu'un personnage célèbre se confie à un correspondant inconnu, le lien épistolaire qui les unit peut être plein de mystère et de tendresse. Alors que je lui écrivais de la ville de Phnom-Penh assiégée, Montherlant notait dans ses carnets : « *Ma sombre rupture à moi est la rupture avec la vie. Et la phrase du petit inconnu de la ville guerrière l'aura éclairée, parmi d'autres lettres, d'une lueur de gentillesse humaine* » (**La marée du soir**, le 19 juin 1971).

D'Annunzio savait qu'un concile de vers le jugerait sur sa dépouille abandonnée. Montherlant le savait également. Pour certains biographes la vie d'un homme est une suite d'anecdotes de préférence égrillardes. L'essentiel leur échappe car l'essentiel est invisible pour les yeux, surtout pour les yeux des voyeurs. L'œuvre de Montherlant est pleine de tendresse et d'attention pour l'être humain. Le public le sait peut-être mais les

littérateurs et autres gens de plume ne le savent pas ou ne veulent pas le savoir. « *Plus nous nous élevons haut, plus nous semblons petits à ceux qui ne savent pas voler* » s'écriait Nietzsche. Il est infiniment triste que Montherlant soit décrit par ceux qui ont une plume à la main et qui ne l'auront jamais sur le dos. A notre époque on n'écrit pas un gros livre pour dire qu'un homme était bon et affectueux. A cent francs les trois cents pages, il ne se vendrait pas. Il faut le valoriser par des anecdotes aguicheuses et émoustillantes. Et rien de plus facile que d'interpréter une vie privée lorsqu'on veut ignorer les sentiments ou lorsque ces sentiments sont inaccessibles.

A tous ces biographes nécrophages je conseille de relire, ou plutôt de lire Montherlant : « *Ce que je suis mourra, non ce que je ne suis pas. Ce que je ne suis pas, tous le carillonnent, avec quelle outreucidance !* » et ceci : « *La mort est la mère du mensonge. Après la mort, si on est homme privé, immédiatement l'oubli. Si on est homme public, d'abord le mensonge sur ce que vous étiez, ensuite l'oubli.* » Oui, la mort est la mère du mensonge et son lit est accueillant.

Patrick BARRIOT.